A man in a grey suit and tie stands in the lower-left corner of a dark, textured background. Above him, a large, billowing white cloud rises, filling the upper half of the frame. The overall mood is somber and contemplative.

**SUSAN
SONTAG
DERNIER
RECOURS**

TRADUCTION DE
ANNE MINKOWSKI

TITRES
SU

SUSAN SONTAG

DERNIER RECOURS

Dalton Harron, surnommé « Diddy », 33 ans, divorcé, cadre d'entreprise irascible, perd son sang-froid. Un soir, à la suite du retard de son train de banlieue, il tue dans un accès de rage l'employé qui essayait de dégager les voies, avant de remonter à bord sans que personne ne le remarque. Il passe le reste de l'histoire dans un nuage existentiel de culpabilité et de pensées profondes ; à moins que rien de tout cela ne soit arrivé et que ce que nous observions vraiment soit l'expérience d'une rupture totale entre la réalité et notre narrateur. À bord du train, Diddy se confesse à une jeune femme aveugle, Hester. Ces deux êtres, chacun dans sa nuit, vont tenter de vivre ensemble dans le dédale de New York.

Susan Sontag livre un roman fascinant sur la définition glissante de la « vérité », mais aussi sur l'absurdité de l'existence et sur la folie.

Susan Sontag est née en 1933 à New York. Critique, romancière et essayiste, elle publie en 1977 son essai devenu culte, *Sur la photographie*, où elle s'interroge sur la différence entre réalité et expérience. Elle sera primée à plusieurs reprises, notamment par le National Book Award (2000) pour *En Amérique*, le Prix Jérusalem pour l'ensemble de son œuvre (2001) et le Prix de la Paix des libraires à Francfort (2003). Susan Sontag est décédée en 2004.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne Minkowski.

**SUSAN
SONTAG**

**DERNIER
RECOURS**

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

À la rencontre d'Artaud
La Maladie comme métaphore
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes
Le Sida et ses métaphores
Sur la photographie
L'Amant du volcan
Devant la douleur des autres
Temps forts
Garder le sens mais altérer la forme
Renaître, Journal, volume I
Journal, volume II
Debriefing

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION TITRES

Sur la photographie
L'Écriture même : à propos de Roland Barthes
La Maladie comme métaphore / Le Sida et ses métaphores
Le Bienfaiteur
L'œuvre parle
En Amérique
L'Amant du volcan
Sous le signe de Saturne

**SUSAN
SONTAG**

**DERNIER
RECOURS**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ANNE MINKOWSKI

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

TITRE ORIGINAL :
DEATH KIT

© Susan Sontag, 1967

All rights reserved

© Christian Bourgois éditeur, 2000, 2010, 2022

pour la traduction française

ISBN : 978-2-267-04596-3

Diddy le Bon était en voyage d'affaires. Le diminutif, Diddy, n'était plus utilisé (maintenant) que par son frère et par quelques anciens camarades de classe. « Salut, Diddy ! » lançait Paul lorsqu'il venait en ville à l'improviste, passant au bureau ou sonnant à la porte de Diddy à trois heures du matin. Diddy le Bon : c'est ainsi que Diddy, lui, embellissait parfois son sobriquet, dans ses moments d'introspection ironique. Ou bien : Diddy la B.A., Bon-Bon ou Dum-Dum. Pour les autres, il s'appelait Dalton.

Dalton Harron, en toutes lettres. Un gentil garçon, paisiblement élevé dans une ville de moyenne importance en Pennsylvanie et éduqué à grands frais. Une bonne nature d'enfant, fils aîné de gens aux mœurs civilisées qui, leur tâche accomplie, étaient morts discrètement. Assez bel homme (maintenant), à trente-trois ans. Plus calme qu'il n'avait été autrefois. Un brin tracassier peut-être ; quelque peu sentencieux. S'attendant à recevoir une réponse lorsqu'il s'adressait poliment à quelqu'un, et n'arrivant pas à se faire aux manières brutales de la grande métropole où il vivait (maintenant). Mais pas rancunier. Le genre d'homme qui ne malmène pas les femmes, ne perd pas ses cartes de crédit, fait la

vaisselle sans casser d'assiettes, se montre consciencieux dans son travail, prête volontiers de l'argent à ses amis et sort son chien tous les soirs, quel que soit son état de fatigue. Le genre d'homme pour qui il est difficile d'éprouver de l'antipathie, et que le désastre évite.

Sans être vraiment vivant, Diddy avait une vie. Pas du tout la même chose. Il y a des gens qui sont leur vie. Les autres, comme Diddy, ne font qu'habiter leur existence. Comme des locataires incertains, ne connaissant jamais l'étendue de la propriété ni la durée de leur bail. Comme des cartographes inexperts, dessinant et redessinant sans cesse les plans erronés d'un continent exotique.

Tôt ou tard, les choses tournent mal pour un personnage de cette sorte. Les murs s'affaissent. Des espaces vides surgissent. Les surfaces se diluent, transpirent et se cabrent. Les sécrétions hystériques de la peur déposées au cœur des choses suintent au travers des joints. Se propulser dans l'espace devient laborieux. Il en coûte trop de circuler entre la cuisine et le salon pour servir à boire et allumer l'appareil de haute fidélité, tout en faisant semblant de s'amuser. Mais même s'il lui était possible de se forcer, les difficultés de Diddy ne seraient pas résolues pour autant. Il garderait le sentiment inné de son incompetence qui lui vient de l'effritement hallucinant du présent au moment où celui-ci se transforme inéluctablement en passé. Pour soutenir ses efforts, il faudrait la foi. Or c'est justement ce qui lui manque (maintenant). De telle sorte que plus rien n'est prévisible. L'arrivée à dix heures précises aux bureaux de Watkins et Cie, Lexington Avenue, doit s'accomplir cinq fois par semaine, en raison du doute, éprouvé par Diddy chaque matin, que cet exploit ait jamais pu

être effectué auparavant. Pourtant, c'est ce qu'il fait chaque matin. Il y a là un miracle. Diddy, cependant, est incapable d'en conclure que l'opération des miracles est la garantie d'un monde dans lequel de tels miracles peuvent avoir lieu. Au contraire, il en déduit que l'exécution de ce que l'on a préalablement décidé de faire ne tient pas du miracle du tout. Que cela ressemble plutôt à une rupture grossière de la trame fragile, inerte et gluante des choses. Ou à un accident stupide, comme le trou qui se produit dans du tissu quand on brandit étourdiment des ciseaux ou laisse tomber les cendres brûlantes d'une cigarette.

Tout concourt à la débâcle dans la vie bien entretenue de Diddy. Comme une maison fournie en électricité par un seul générateur, installé dans la cave. Diddy ressent de manière presque tangible le déclin d'énergie puis le dérèglement monstrueux de la machine devenue folle, projetant un torrent de détritiques qui monte et s'infiltrer dans sa vie, encombrant son espace vital et submergeant son agréable décor quotidien jusqu'à l'obliger à chercher un refuge, à se terrer dans un coin. Mais si petit soit celui-ci, Diddy ne sera pas à l'abri du danger. La matière se liquéfiera pour l'atteindre. Elle se déversera partout, s'étendra comme une peau. Le générateur crachera un jet de mazout malodorant qui recouvrira tout sur son passage : les personnes comme les choses, ce qui est vulgaire comme ce qui est précieux, ce qui est laid comme ce qui est beau. Souillant le monde de Diddy et le rendant inutilisable. Inhabitable.

Cette vague de désagrégation est en train d'envahir toute la conscience de Diddy et sape ses actes les plus minimes. Sortir du lit est un calvaire désespérant, comparable aux soubresauts d'un poisson rejeté sur le

rivage, essayant d'aspirer la vie dans une atmosphère insensible. Les gens qui se contentent d'exister se meuvent habituellement dans un liquide épais. De cette manière, seulement, ils arrivent à diriger leur vie. Leur survie même dépend de cette condition d'aveuglement. Mais si l'élément fluide s'évapore, on aperçoit un fond effroyable, non expurgé, fétide. Des continents perdus apparaissent, portant les ruines de villes condamnées, les squelettes décharnés de créatures anciennes immobilisées dans les affres de la mort, un paysage d'une sauvagerie sans égale. Il se peut qu'il existe une rédemption pour les squelettes et pour les villes abandonnées. Mais pas pour une nature perdue, déshumanisée. Exemptes pendant longtemps de tout regard, de la contemplation et des aspirations des hommes, les montagnes stériles englouties dans la mer Tyrrhénienne ne peuvent ressembler à aucune de celles que nous connaissons sur la planète. Comme elles suinteraient et frissonneraient dans l'air immatériel !

Ainsi en est-il de la vie de Diddy depuis que l'opaque liquide de protection a commencé de fuir goutte à goutte, découvrant des protubérances déchiquetées aux arêtes pointues. La texture soyeuse des jours s'effrange. L'évaporation se poursuit sans relâche ; le contenu grouillant et entremêlé est vidé de sa substance. Meurt.

Ce qui reste est arbitraire et incompréhensible. La parole humaine est réduite à l'état de simple bruit. Diddy remarque que personne n'a encore découvert ou, du moins, n'a osé reconnaître publiquement la chute sinistre du niveau d'eau, le dessèchement des lubrifiants vitaux, l'érosion du littoral de la raison à l'échelle humaine. Diddy sera-t-il le premier à les proclamer ? Présomptueux Diddy. Il a toujours essayé d'être

honnête, mais ne prétend pas être sage. Peut-être y a-t-il un peu de sagesse incrustée dans ce mensonge que l'on retrouve sur toutes les lèvres. Mais Diddy ne la perçoit pas (maintenant), si tant est qu'il l'ait jamais perçue. Il continue donc à se servir de la parole, comme tout le monde. Les mots, comme des cubes crayeux dégageant une odeur âcre, tombent d'une cage tournante et se déversent à ses pieds. Il les ramasse et les dispose l'un à la suite de l'autre, essayant de créer quelque chose qui ressemble à une ligne. Signifiant des intentions ordinaires, des promesses, des opinions, des demandes et des refus, des accords et des désaccords. Il le fait, bien qu'il ne sache plus pourquoi. Et bien qu'il soit assez difficile d'arriver seulement à expirer et à aspirer, sans gaspiller le peu de souffle qui lui reste en paroles.

Cependant que le niveau d'eau baisse, de simples événements sont exposés – monstrueux, intermittents. Diddy halète et, où qu'il aille, se meurtrit. Diddy, amphibie manqué. Pour qui toute tâche est devenue insensée, tout espace inhospitalier, tout monde grotesque, tout climat hors de saison et toute situation dangereuse.

Toute tâche est devenue insensée. Il lui faut de plus en plus de temps pour accomplir des besognes ordinaires qui pourtant ne semblent jamais avoir été menées à bien.

Tout espace devient inhospitalier. Et, de plus en plus, intraversable. Transportant son corps d'un endroit à un autre, Diddy souffre de la conscience qu'il a de n'avoir pas avancé d'un seul pas. Et même s'il pouvait être prouvé qu'il a effectué un léger déplacement, celui-ci serait impossible à évaluer. À supposer que quelqu'un dise : « Allez là-bas. » Ou, plus aimablement : « S'il vous plaît, auriez-vous l'obligeance d'aller là-bas ? » Où est

là-bas ? Comment Diddy saurait-il s'il a atteint sa destination ? Son compagnon pourrait dire : « C'est bien. Parfait ! Restez où vous êtes. » Mais celui qui donne les directives se tromperait peut-être, ou bien désirerait l'induire en erreur.

Tout le monde semble enlaidir et devenir plus grotesque chaque jour. Diddy voit la surface des gens, déformée, gonflée, lourde et remplie de sucres infâmes. Non seulement est-il affligé de l'œil de Brobdingnag, mais il a en plus le malheur (maintenant) de posséder une vision radioscopique : à travers la chair il voit la douleur effrayante que cache toute créature se tenant debout sur deux jambes. Son ouïe aussi est devenue anormalement sensible. Chaque fois que le volume du son de la souffrance suppliante et inarticulée du monde augmente, pour la délectation exclusive, peut-être, des plus désinvoltes parmi les dieux, Diddy, lui aussi, entend. Le fardeau que fait peser sur lui une trop grande sensibilité à tout ce qui peut engendrer sa sympathie est en train de lui briser le cœur.

Tous les climats sont hors de saison. Après avoir eu trop chaud pendant les neiges de l'hiver dernier et s'être senti, de façon générale, mal à l'aise dans ses vêtements pesants, il a été glacé par le feu du soleil de l'été et n'a pu s'habiller assez chaudement. (Maintenant) l'automne est venu. Encore un de ces hivers semi-artificiels dont Manhattan est coutumier, sur le point de requérir la durée qui lui revient. Une séquence trop familière. Cependant que septembre se mue en octobre, Diddy sait ce qui va arriver. Quelque chose de désagréable. Peut-être prépare-t-il ses défenses. Est-ce pour cela qu'il n'arrive plus à contrôler ses mains comme d'habitude ? Dans les pires moments (maintenant), ses mains semblent se ganter d'une âme et veulent faire des choses défendues.

Toute situation paraît dangereuse. Peu importe ce

qu'il fait : il n'y a pas de situation neutre. Selon la composition de ses sentiments, il est paralysé par la peur ou en train d'étouffer une agitation convulsive. Les pires moments, une fois de plus.

L'un de ceux-ci se situe tard dans la nuit, après la promenade de Xan. Il a acheté la première édition du *Times*, est rentré chez lui et se couche pour lire le journal. Ses doigts ne cessent de s'insinuer dans sa bouche. Contrairement à Paul qui se ronge les ongles depuis la petite enfance, Diddy n'a jamais été affligé de ce tic et le méprise ; mais (maintenant), au cours de ses lectures nocturnes ou au cinéma, il doit lutter contre le désir torturant d'offrir ses ongles en pâture à ses dents impatientes. Épuisé, à la longue, il jette le journal par terre, dort, rêve... Un petit air de musique acide s'infiltré dans ses oreilles. Il ouvre les yeux et cela recommence. Car l'autre pire moment est le lever du jour. Lorsqu'il se tient près de la fenêtre ouverte et ferme les rideaux avant de s'habiller. Puis, quelques instants plus tard, lorsqu'il se regarde dans le miroir de la salle de bains afin de se raser. Invitation léthale des fenêtres et des miroirs.

Il essaye de contrôler ses mains puissantes, car ces deux moments lui proposent une tentation sinistre, innommable, qui bientôt trouvera des mots dans lesquels se couler. Les mains, innocentes du langage, ont besoin du consentement de l'esprit, lequel se nourrit de la parole. Ces mots : une nomenclature du plus grand sérieux. Diddy, un soir, avec l'intention sérieuse de se tuer, a avalé la moitié du contenu d'un flacon de somnifère. Il venait de promener le chien, qui se vautre (maintenant) devant la cheminée du salon. Il est minuit et demi. Dans sa chambre à coucher, portes

closes, Diddy s'allonge et ferme les yeux. Commence à flotter doucement, paisiblement. Suit un intervalle indéterminé, une durée obscure pendant laquelle il a du mal à respirer. Il entend des gémissements : quelqu'un émet des sons ressemblant aux braiements d'un âne. Douleurs au ventre. Il tombe du lit, la tête la première, et heurte quelque chose de dur. Par terre, quelque chose de mouillé sent mauvais. Xan aboie, et sa voisine de l'appartement d'en face – une jolie petite actrice – est en train de crier. On l'enfourne à l'arrière d'une camionnette. Puis un jeune Noir, bien net dans son costume blanc et puant le vomé, masse ses extrémités engourdis et installe une pompe à estomac montée sur des roulettes à côté de son nouveau lit. Les entrailles de Diddy desséchées par l'humiliation. Trois jours plus tard, on le renvoie chez lui, délesté de neuf kilos. Car la liste des suicidés en puissance est composée des noms de ceux qui ont conscience de n'être que les gardiens ou les bailleurs de leur vie. Savoir que l'on a une vie entraîne la tentation d'y renoncer. On est mort. Donc, on veut mourir. En vertu du même principe, on veut naître.

Dans l'espoir de naître, aussi violent que le désir de mourir, Diddy avait toujours chéri l'enfant qui subsistait en lui. Le petit garçon de Mary est tombé et s'est fait mal au front. Embrassez-le ! Voilà ! Un écolier candide et joyeux, nanti d'un sobriquet absurde, se tenait aux aguets derrière les yeux de Diddy, des yeux qui pleuraient sans verser de larmes sur le sort de l'adulte stoïque et diligent installé à son bureau : consultant des volumes de référence, rédigeant de la copie, préparant des maquettes, dictant des lettres, composant des circulaires. Pourtant, il ne semblait pas possible de rompre

honorablement avec cette routine. Diddy l'Évincé. La mort avait repoussé sa supplique, inepte, fiévreuse. De toute façon, Diddy avait également peur de mourir. Pourvu de vastes réserves d'ironie dans lesquelles il puise à ses propres dépens, il s'est juré de continuer à mettre un pied devant l'autre. Il doit nourrir son chien, être un grand frère serviable – tout ce qui reste à Paul comme famille – et verser la pension alimentaire de Joan... Diddy sera à la hauteur de toutes les situations.

Bénéficiant peut-être d'un sursis devant la mort et, s'il en est ainsi, ce sursis lui ayant été accordé en raison de sa vitalité, ou alors par un accident des plus fortuits, Diddy reconnaît demeurer locataire de sa vie, son bail n'étant pas encore parvenu à expiration. D'une correction innée, il a l'intention d'entretenir déceimment la propriété. Si seulement il pouvait être moins sensible, vivre d'une façon moins intériorisée. Ne serait-ce pas possible à partir d'aujourd'hui ? Un personnage posthume a des ressources neuves, de nouvelles forces. Ses aversions et ses horreurs n'ont-elles pas diminué en intensité, drainées en quelque sorte parce qu'il a eu le courage d'essayer, sérieusement, de se détruire, et qu'il a survécu malgré tout ?

En effet, pendant les trois semaines qui suivent la reprise de son travail, tout lui semble moins déchirant, moins pénible. Il passe les week-ends chez lui, lit, écoute de la musique. Ne mange presque rien. Somnole par petites siestes plutôt que de chercher à dormir une nuit entière. Le dimanche soir, pourtant, il se couche à une heure raisonnable. En semaine, il se lève à huit heures. Comme la sonnerie du réveille-matin est trop brutale, il a branché une pendule-radio sur la station W.O.R./M.F. Puis il se livre à des tâches matinales, à

l'exclusion, le plus souvent, de la préparation du petit déjeuner. Promène le chien. Au retour, fait un peu de ménage. Il a l'appartement bien en main : pas un objet qui soit trop visqueux ou trop répugnant de sécheresse. Quant à l'espace, il n'est ni trop grand ni trop petit.

L'arrivée au bureau. Son patron, Michael C. Duva, masse poreuse tremblant comme de la gélatine, vient à sa rencontre nanti d'un dossier de correspondance échangée entre Watkins et Cie et *La Revue des instruments scientifiques*, et réclame l'attention immédiate de Diddy. Pourquoi Duva incline-t-il la tête à gauche quand il parle, pourquoi sourit-il, pourquoi laisse-t-il les gouttes de salive s'assembler aux commissures de ses lèvres ? Luttant contre la nausée, Diddy tripote l'aluminium éraflé de son bureau et contemple fixement le distributeur automatique d'eau glacée. Sa secrétaire de carton est fidèle au poste, ajustant ses bas subrepticement. Diddy veut bien manier des papiers. Mais, toujours immaculé, il n'aime pas changer le ruban de la machine à écrire. Est agacé à en pleurer quand il doit préparer l'esquisse d'une nouvelle annonce publicitaire et qu'une ligne finement dessinée à l'encre de Chine se met à épaissir ou à former un pâté. Il fut un temps où Diddy mettait un point d'honneur à cultiver un certain raffinement et n'éprouvait aucune difficulté à être soigné de sa personne. Il se demande, ces jours-ci, si tout cela n'était pas de l'affectation. Méprise la sensibilité de son épiderme. « Celui qui se méprise s'estime pour cette raison. » Diddy le Méprisable. Mais il l'est, il l'est vraiment. Ne riez pas.

Et Diddy le Délicat, aussi. Jeune garçon, Diddy se sentait assez bien dans sa peau. Du moins, c'est le souvenir qu'il a gardé. Paul, qui passait au piano tout son

temps après l'école, souffrait plus vivement que Diddy de l'angoisse honteuse de la puberté, jaloux des bras précocement musclés et du thorax développé d'un frère qui n'avait qu'un an de plus que lui. Paul n'avait jamais été sportif, alors que Diddy le Non-Musicien s'était distingué en athlétisme au lycée. En raison de cette supériorité, Diddy avait pendant longtemps manifesté à l'égard de son jeune frère une attitude condescendante. Cela malgré l'estime secrète que lui inspirait l'indépendance de caractère de Paul, bien plus efficace, il le savait, que la force physique. Mais Diddy était fort, lui aussi. Et ne l'ignorait pas. À quel moment son assurance physique avait-elle commencé à décliner ? Au cours de ces dernières sinistres années avec Joan ? Pourtant, il plaisait aux femmes, leur avait toujours plu. Ce verdict avait sa valeur. Mais Diddy ne voulait pas faire illusion. Il n'y avait aucune raison pour que son corps demeurât musclé et vigoureux, alors qu'il ne se déplaçait plus qu'entre des taxis et le fauteuil pivotant de son bureau, des chaises de restaurant, des sièges de théâtre et de salle de concert, les canapés du salon, le lit. Son unique exercice : la promenade de Xan. La vérité devrait se montrer. Puisqu'on la devine de toute façon. Et même si cela ne se voyait pas, il se sentait de plus en plus immatériel. Devenait conscient de la vulnérabilité de son crâne osseux sous les cheveux légèrement grisonnants, coupés court, de ses doigts effilés aux ongles délicats et de ses pieds cambrés.

Jusqu'à ce que l'aspect de Diddy commençât enfin à témoigner de la vie physiquement inerte et impassible qu'il menait. Il s'ensuivit ce vertige irrésistible qui aboutit au supplice de septembre, entraînant la décision du 30, le séjour à l'hôpital, et les quatre jours qu'il passa

seul, terrifié, sans sortir de l'appartement. (Maintenant) il est vraiment trop maigre. Alors que clés, portefeuille, cigarettes, monnaie, canif, lampe de poche en forme de crayon, clé de la *Phi-Beta-Kappa*, tout cela a pris du poids. Il ne dort plus que quelques heures par nuit et, lorsqu'il lui arrive de dormir, se réveille accablé par des rêves épuisants. Il ne mange presque plus. La chair superflue, graisse de l'âme, est difficile à remplacer. Une visite chez le tailleur s'impose, car Diddy remarque (maintenant) un espace entre ses habits et sa peau moite. Il ne devrait pas, n'est-ce pas, être conscient à tout instant de cet intervalle, mal défini mais ample, qui existe là, de son cou à ses chevilles, sauf aux endroits où le contenu de ses poches vient brinquebaler contre son corps, à la hauteur de ses côtes et de ses cuisses ? Mais quelque chose se dilate, un mur est en train de s'ouvrir.

La firme organisait une conférence d'une semaine à l'usine principale, dans la partie nord de l'État. Le bureau de New York s'était inquiété dernièrement au sujet de la compétition croissante venant de l'étranger. Une affaire établie de longue date ne pouvait se permettre de reposer sur ses lauriers. Se devait d'être à l'écoute d'idées nouvelles émanant de bureaux de recherche et de développement, de production, de ventes et de publicité. On avait demandé à Diddy, directeur adjoint des services publicitaires, de participer à la conférence pendant la semaine entière. Duva allait peut-être arriver avant mercredi.

Un choix flatteur, pensait Diddy. Et des vacances en quelque sorte. Le samedi 26 octobre, il fit sa valise dans la soirée et se coucha. Son sommeil, plus profond que d'habitude, fut traversé par un rêve. Paul et lui se cachent dans une forêt. Ils ramassent des bûches, les

rangent en piles. Soudain, il trébuche, à moins qu'on ne l'ait poussé, et tombe dans un trou. Quoi encore ? Une agonie stupide. Paul hurle : « Je ne peux pas t'aider ! » Bon Dieu, je suis si fragile qu'un souffle de vent peut me renverser, pense Diddy pendant sa chute. Paul se penche, regarde, crie : « Diddy ! Diddy ! » Terrorisé, en larmes, Diddy ne peut ni rassurer Paul ni se sauver. Joan attend au fond du trou. Est-elle revenue ? Mais cette partie du rêve devient obscure.

Diddy se réveilla tard le lendemain matin... Descendit au sous-sol avec son chien récalcitrant et donna dix dollars au gardien de l'immeuble pour le garder une semaine. Xan se comportait de la même manière que lorsque Diddy l'emmenait chez le vétérinaire. Geignant et traînant ses griffes sur le linoléum vert qui recouvrait tout le sol du minuscule appartement, cependant que Diddy, cajolant et menaçant tour à tour, l'entraînait vers la cuisine. Les enfants du gardien voulurent immédiatement jouer avec Xan.

— Tout ira bien, Mr. Torres, dit-il au père qui avait déjà l'air de regretter cet arrangement. Il se calmera dès que je serai parti.

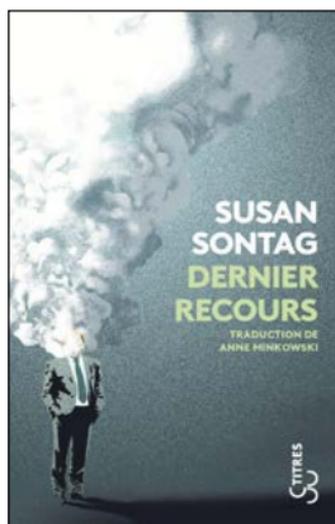
Si seulement il avait pu se sentir aussi rassuré qu'il le paraissait. Les plaintes de l'animal lui donnaient la nausée.

C'était dimanche après-midi. Il se rendit à la gare en taxi et monta à bord de l'avant-dernier wagon du Corsaire. Nouvel express de luxe, chaque wagon divisé en compartiments de six places, à l'européenne. Comme quoi le progrès se fait à rebours.

À l'heure. Le train s'ébranla en direction du nord-ouest et sortit de la ville. Diddy, installé dans un coin

fenêtre aussi confortablement que le contact de ses fesses étroites avec le tissu rugueux de la banquette pouvait le permettre, occupa la première heure à parcourir le gros numéro du *Times* qu'il avait acheté à la gare. Pas d'obligation de regarder. D'ailleurs, il avait souvent fait le trajet et connaissait bien la bande d'images qui défilait à la fenêtre, lorsque le train passait en trombe à travers la banlieue. Quand on sait que toute usine a des cheminées, que tout plan d'urbanisme n'est qu'un assemblage de boîtes de briques, qu'une centrale électrique n'est rien d'autre qu'une centrale électrique et qu'une prison est faite pour enfermer, pourquoi se donnerait-on la peine de regarder ? Fabriquer des différences, discerner les nuances, c'est le travail de ceux qui regardent pour la première fois. Au cours d'autres voyages, son désir de confrontation encore intact lui avait permis d'observer plus attentivement les maisons vues du train, maisons qu'il pouvait accepter ou refuser à son gré, comme dans un rêve éveillé, sans jamais les habiter. Cette fois, Diddy refusait la contemplation organisée que lui proposait la fenêtre.

Qu'y avait-il encore ? Toutes les idées qui auraient dû le préoccuper étaient tapées à la machine sur des feuilles de papier jaune, de format réglementaire, agrafées et rangées dans la serviette qui se trouvait sur le porte-bagages. Les autres étaient impensables. Diddy se barricada derrière le journal, heureux de pouvoir mettre cette séparation entre ses compagnons de route et lui-même. Un compartiment est un lieu public, libre d'accès à tout le monde. Il favorise pourtant une certaine intimité. Six personnes au maximum sont parkées ensemble, temporairement isolées du reste de



Dernier recours

Susan Sontag

Cette édition électronique du livre
Dernier recours de Susan Sontag
a été réalisée le 11 février 2022
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267045949

ISBN PDF : 9782267045963

Numéro d'édition : 2535